

« Notre génération n'aime pas les élites »

REPORTAGE

TALLAHASSEE (FLORIDE) -
envoyé spécial

Ville au cœur de la ville, l'université d'Etat de Floride est une citadelle du savoir dressée à Tallahassee et enserrée par de longues voies rapides, d'immenses chênes séculaires et des parkings exposés au soleil de ciel sans nuages. Aurun grillage, pas de hauts murs, le campus de la capitale administrative du « Sunshine State » s'étend sur 650 hectares pavés d'élégantes allées ombragées et de 542 bâtiments de briques, très british, qui accueillent 1800 professeurs et 41000 étudiants venus des quatre coins de l'Etat.

Avec des tarifs situés plutôt dans la moyenne basse – 20000 dollars (18000 euros) l'année d'études, tout compris –, une importante palette de bourses et une population représentative de la Floride, véritable marquerie de classes, de modes de vie et d'origines, l'université, plus connue par son sigle FSU (Florida State University), se veut un concentré des Etats-Unis, un microcosme de la jeunesse du pays. Comme ailleurs, elle a connu ses moments de révoltes, comme celle des années 1960 et 1970, marquées par les mouvements des droits civiques, et où le campus de Tallahassee, emmené par le groupe d'extrême gauche Students for a Democratic Society (SDS), a été le théâtre de nombreuses vagues de protestations, au point d'être surnommé le « Berkeley du Sud ».

Pas de meeting

Comme ailleurs, l'université s'est apaisée, reléguant les luttes anciennes au rayon des souvenirs pour jeunes chercheurs. Aucun candidat à l'élection présidentielle n'y a tenu de meeting cette année. Il y a eu, certes, la venue, en septembre, du sulfureux Milo Yiannopoulos, journaliste au site ultra-conservateur Breitbart News et soutien incondicional de Donald

Trump, qui a drainé un public de plus de 400 personnes, ainsi qu'une contre-manifestation de plusieurs dizaines de militants de gauche et antiracistes. Mais la visite s'est déroulée dans le calme. Il y a eu aussi une tentative de déboulonner la statue, située à l'en-

trée, de Francis Eppes, fondateur, en 1857, de l'université, petit-fils du président Thomas Jefferson et esclavagiste. Quelques noms d'oiseaux ont fusé. Mais lors du référendum organisé mi-octobre à l'initiative d'un petit groupe de militants, la proposition a été rejetée à 72% des voix. « Sans surprise », écrit le *Democrat*, quotidien local de Tallahassee.

Aujourd'hui, la FSU penche majoritairement en faveur d'Hillary Clinton. Dans les mêmes proportions, note Patrick Merle, professeur de communication, que celles révélées, le 29 octobre, par le sondage du Harvard Institute of Politics, effectué auprès des 18-29 ans et qui donne la candidate démocrate à 49% des voix contre 21% pour son rival républicain. Mais comme sur les autres campus, ce choix semble avoir été fait par élimination plus que par enthousiasme. « Nous ne pouvons tout simplement pas imaginer un Donald Trump à la Maison Blanche », affirme, d'une même voix, un groupe d'étudiants en histoire avant d'entrer en cours.

Installée dans cette paisible capitale provinciale, poche démocrate dans une région nord de la Floride profondément conservatrice, la FSU a senti passer le souffle du programme « révolutionnaire » de Bernie Sanders. « Cela se voyait même physiquement sur les visages, qui s'illuminaient à l'évocation de son nom, comme s'il renvoyait l'image d'un grand-père aimé, honnête et rassurant, avec lequel on pouvait s'exprimer sans peur d'être jugé », ajoute Patrick Merle. En juin, le sénateur du Vermont avait obtenu 76% du vote des jeunes de moins de 30 ans, un score encore plus élevé que celui réalisé par Barack Obama en 2008, qui avait rattrapé 60% de cette catégorie d'âge.

« J'étais très indécise au début des primaires et c'est devenu viral, comme pour beaucoup de mes amis, j'ai soudainement voulu croire en lui », explique Sara Gomes. Etudiante en relations publiques, 21 ans, la parole vive et chaleureuse, elle dit s'apprêter à voter pour l'ancienne secrétaire d'Etat grâce à la confiance insufflée par Bernie Sanders. « Contrairement à beaucoup d'autres, j'ai choisi Hillary dès le départ, mais

c'est lui qui a permis une dynamique nouvelle », souligne Malory Hudson, inscrite en troisième année de relations internationales. Tabitha Cervantes, 21 ans et étudiante en communication, opine du chef : « Moi aussi, je veux changer le monde. Bien sûr que les embûches sont nombreuses, la méfiance et les frustrations de notre génération sont immenses. Mais le discours de Bernie a d'évidence résonné en chacun de nous. Nous devons poursuivre son travail. »

Comme tous les étudiants interrogés, Sara, Malory et Tabitha sont portés sur les réseaux sociaux : Facebook, Twitter, Snapchat et Instagram. Pas de télévision, ou à peine la chaîne CNN, sur Internet. Ni de journaux, « tous biaisés et partisans ». Plutôt des newsletters, telles que Skimm et Flipboard. « Je

crois que nous avons tous conscience du poids et de l'importance de notre vote dans l'élection », dit Gladys Estudello, 20 ans et inscrite en sciences politiques. Une façon de rappeler que leur génération, celle des « millennials », nés entre 1982 et 2000, forme aujourd'hui et pour la première fois une base électorale aussi vaste que celle des babyboomers, longtemps considérés comme les faiseurs de rois de la politique américaine.

Ici, rien qu'en Floride, les jeunes représentent 2,7 millions d'inscrits sur les listes électorales. Un réservoir de votes en pleine croissance et aux origines encore plus diverses que dans n'importe quel autre Etat – 25% des jeunes inscrits sont afro-américains, 23% hispaniques. Avec une propension à se rendre aux bureaux de vote un peu plus élevée qu'ailleurs.

« Establishment »

Marc Estrada est en première année d'histoire et de philosophie. Il a 19 ans, un père colombien inscrit sur les listes du Parti démocrate à Miami, une mère nicaraguayenne, enregistrée chez les républicains, « mais qui ne votera pas Trump ». Il adhère, depuis un an, au Club des étudiants démocrates de la FSU. « Pas facile de

militier pour Hillary, lâche-t-il, dans un grand éclat de rire. Même si la plupart disent voter pour elle, on tombe le plus souvent sur des étudiants en colère contre elle, ré pétant qu'elle est corrompue,

qu'elle fait partie de l'establishment et n'est pas digne de confiance. » Ces dernières semaines, les équipes d'Hillary Clinton ont dépêché une vingtaine d'organiseurs de campagne à la FSU.

Cris Hernandez a 19 ans, un t-shirt aux couleurs de l'université sur les épaules et le poids des racines familiales à fleur de peau. Issue d'une famille d'origine cubaine « très anticomuniste et ultraconservatrice », elle dit n'avoir pas changé de camp, « contrairement à nombre de [ses] cousins et amis cubains de [son] âge ». Cris fait partie du club républicain, un groupe d'étudiants qui revendique 420 adhérents. Ils n'étaient qu'une centaine avant le début des primaires. « L'effet Trump a été immédiat, du jamais-vu », se réjouit James Dilmore, président du club. A 22 ans, issu d'une famille rurale, blanche et pauvre, le jeune homme est en admiration devant son candidat : « Comment un type de New York, milliardaire, parlant comme ça, arrive-t-il à convaincre ainsi les classes populaires et les

travailleurs ? » James reconnaît qu'il sera difficile de battre Hillary Clinton. « Pourtant, glisse-t-il, personne, et surtout pas notre génération, n'aime les élites. »

« Retour en arrière »

Katherine Draken a 20 ans et une vie déjà remplie. Née aux Pays-Bas d'une mère originaire de Curaçao et d'un père « qui a essayé de mêler suivant des principes conservateurs », cette étudiante en psychiatrie est la présidente de l'organisation SDS sur le campus. Créé en 2006 par certains anciens militants, le groupe de Katherine compte une vingtaine de membres, tous liés au mouvement Black Lives Matter (« Les vies noires comptent », mouvement en pointe contre les bavures policières). « On a eu besoin de réactiver ces idées et structures anciennes, dit-elle. On observe un retour en arrière tellement fort, les discriminations, les tensions raciales n'ont jamais été aussi fortes. Certes, notre génération est plus informée et plus consciente des choses, mais les gens sont moins investis en politique. » Et puis ceci : « Je préférerais évidemment Hillary à Trump, mais honnêtement, je ne sais pas encore si j'irai voter. » ■

NICOLAS BOURCIER